

Archives de sciences sociales des religions

138 (avril - juin 2007)

Varia

Daniel Vidal

Philippe Despoix, Pierre Schöttler (dirs.), *Siegfried Kracauer, penseur de l'histoire*

Saint-Nicolas-Paris, Presses de l'Université Laval-
Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme,
2006, 240 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Daniel Vidal, « Philippe Despoix, Pierre Schöttler (dirs.), *Siegfried Kracauer, penseur de l'histoire* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 138 | avril - juin 2007, document 138-33, mis en ligne le 11 septembre 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/6002>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/6002>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Daniel Vidal

Philippe Despoix, Pierre Schöttler (dirs.), *Siegfried Kracauer, penseur de l'histoire*

Saint-Nicolas-Paris, Presses de l'Université Laval-Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2006, 240 p.

Pagination de l'édition papier : p. 97-251

- 1 Si l'œuvre multiforme et provocante de Siegfried Kracauer (1889-1966) n'a reçu que très tardivement une reconnaissance hésitante de la part des historiens « professionnels », on peut en comprendre les raisons, sans pour autant abonder en leur sens : le penseur allemand, élève de Simmel et ami de Martin Buber, de Walter Benjamin, d'Ernst Bloch, réfugié en France puis aux États-Unis pour fuir la menace nazie, n'a jamais demandé à relever des légitimités institutionnelles et doctrinales qui confèrent à l'Histoire son statut de discipline à vocation « scientifique ». Mais il est infiniment plus surprenant que cette œuvre soit restée si longtemps méconnue des grands maîtres en sciences sociales, alors qu'elle s'inscrivait dans le prolongement, et l'amplification, des travaux de Simmel, et qu'elle ouvrait des pistes que la sociologie contemporaine, plus sans doute que la discipline historique proprement dite, redécouvre en partie aujourd'hui. La parution, en 1969, de l'ouvrage posthume de S. Kracauer, *History. The Last Things Before The Last* (Oxford University Press, réédité en 1997), ne concerna qu'à la marge les praticiens français de la sociologie, de l'anthropologie culturelle, et de l'Histoire. Il faut attendre sa toute récente traduction française par Claude Orsini (*L'Histoire. Des avant-dernières choses*, Paris, Stock, 2006, édité par Nia Perivolaropoulou et Philippe Despoix), pour que ce texte, que l'auteur n'eut pas le temps de terminer, prenne place dans les références majeures des historiens – ainsi qu'en témoigne l'introduction de Jacques Revel, « Siegfried Kracauer et le monde d'en bas » (pp. 7-49) : les questions soulevées depuis les années 1930 par Kracauer y sont en effet reconsidérées, à la lumière des catégories dont les historiens font aujourd'hui usage fécond, comme questions pionnières, même si la démarche d'ensemble, ou la posture épistémologique de S. Kracauer, rencontrent parfois réticences et perplexité. En 1994, Enzo Traverso avait enfin porté en pleine lumière l'œuvre du philosophe et de l'historien : *Siegfried Kracauer, itinéraire d'un intellectuel nomade* (Paris, La Découverte). Il inscrivait l'auteur dans la configuration formée par « la gauche intellectuelle » de Weimar, requise par les interrogations multiples venues du fond de la « modernité », que Kracauer déchiffrait au travers des éclats et fragments des modes d'expression – romans biographiques, critiques de films, études sur l'art photographique, etc. – qui ne trouvaient pas immédiatement place dans le grand concert des interprétations de surplomb et totalisantes. E. Traverso ouvrait ainsi la voie à une prise en compte urgente et nécessaire d'une œuvre complexe, paradoxale et métisse. L'ouvrage de Claudia Krebs (*Siegfried Kracauer et la France*, 1998), puis la thèse de doctorat d'Olivier Agard (*La critique de la modernité dans les écrits de Siegfried Kracauer*, Paris-Sorbonne, 2000), enfin l'ensemble d'études regroupées par Nia Perivolaropoulou et Philippe Despoix en 2001 (*Culture de masse et modernité. Siegfried Kracauer, sociologue, critique, écrivain*, Éditions de la MSH), permettaient de consacrer la « reconnaissance », en France, par la communauté des analystes sociaux, d'un penseur d'une exceptionnelle richesse, à partir d'une mise en contexte de ses travaux, dans la mouvance d'Enzo Traverso.
- 2 Le colloque international, organisé à Paris en juin 2003 par Philippe Despoix et Peter Schöttler, consacré à la conception de l'histoire chez S. Kracauer, et dont les actes sont aujourd'hui publiés, réexamine l'itinéraire de celui qui fut attentif aux rapports entre des « régimes de sens » *a priori* sans mesure commune, mais que sa vigilance et sa disponibilité intellectuelle conduisaient à penser selon la réciprocité possible de leur perspective. Soit le cinéma, auquel S. Kracauer a consacré des analyses très minutieuses et raffinées dont l'ouvrage paru en 1960 est l'aboutissement exemplaire : *Theory of Film. The Redemption of Physical Reality*

(Princeton University Press, rééd. 1970). Les réflexions sur le statut des gros plans, sur la signification du monde ainsi perçu, capté, livré, en sa figure lapidaire et cursive, insistante et fragile, déportent les schémas habituels de visibilité globale vers les apories dont ils sont prisonniers : comment tenir pour « vraie » une « représentation » du monde qui trouverait sa légitimité dans sa capacité à épuiser le réel à partir d'un formulaire totalisant, quand elle effacerait cette réalité dans le moment même où elle prétendrait en traiter ? À cette conception globalisante du « regard », Kracauer oppose l'instance, et l'insistance, du gros plan, comme leçon de choses nécessairement fragmentées, brisant avec l'hypothèse d'une cohérence et d'une continuité de signification qui reliaient chacune de ces « choses » avec tout autre. Kracauer est sensible à cette perspective du discontinu, du singulier, par quoi rien ne se referme jamais sur soi, mais, par son insuffisance de principe, réclame une ouverture à d'autres sites, d'autres faits ; d'autres actes. Il est alors aisé de comprendre les raisons pour lesquelles les tenants de la micro-histoire ont reçu cette analyse comme préfigurant leurs propres pratiques et théories. Carlo Ginzburg, dans un article publié en 1993 (« Microhistory. Two or Three Things That I know about it », *Critical Inquiry*, 20) a fortement marqué cet héritage insoupçonné, ou du moins cette concordance des raisons historiques et filmiques, telles que mises en évidence par Kracauer. Sa contribution au présent colloque, « Détails, gros plan, micro-analyse », réaffirme cette correspondance. Qu'il nomme, plus précisément, lorsqu'il aborde le territoire de la photographie, ici exact équivalent de la scène filmique, « analogie ». La micro-histoire est « assimilée » à l'art du gros plan. Kracauer ouvrait ainsi incontestablement dans la « pensée de l'histoire », une voie de recherche inédite, et qui devait connaître par la suite des développements d'une grande fécondité. Si en effet, ainsi que le rappelle la présentation de l'ouvrage, le « monde historique » n'est aux yeux de Kracauer ni homogène ni continu, et si cette hétérogénéité n'est pas, par définition, quantifiable, toute connaissance de ce monde se construit au travers d'une analyse de ces « entités singulières » que constituent documents, monuments, mémoires, récits, qui sont la matière première, et élective, des historiens. Et cette « singularité » doit s'entendre en toute la tension du terme : à la fois comme fait unique, événement irréductible à une histoire contextuelle ou globale, et découpage – découplage – opéré dans une trame de plus vaste horizon. Philippe Despoix souligne la double qualité de ces « indices » analogues aux « gros plans » de la photo ou du cinéma : comme « l'optique non humaine de la caméra », ils sont seuls capables « de rendre le monde visible dans toute son ambivalence », à la fois structuré et sans forme achevée. La thèse de Kracauer repose sur cette surrection du réel dans la recherche historique. Et cette surrection, cette « rédemption » à quoi fait référence la *Theory of Film*, – qu'analyse par ailleurs Jean-Louis Leutrat en consonance avec *History* –, cette réhabilitation du « détail », du « discontinu », libère de nouveaux régimes de sens, sans mesure commune avec les significations générales proposées par les grands récits historiques fondés sur une vision globale des actions humaines. Ici, point de « sens arrêté et déchiffrable » : chaque fragment, marqué du « sceau de l'incomplétude », et d'une incomplétude revendiquée et pour ainsi dire rigoureusement instituée, « ne renvoie plus à aucune totalité ». « Empreinte irréductiblement arrachée à son origine », note Ph. Despoix. Peut-être devrait-on aller jusqu'à dire que la question même de l'origine ne se pose plus, parce qu'elle ne se conçoit qu'en une mise en abîme vertigineuse que seules la philosophie ou la théologie seraient à même de maîtriser. On ne serait plus alors dans le domaine de l'histoire, mais dans celui de ces « choses dernières », ultimes parce que conclusives, avant lesquelles se situe précisément la question ouverte de l'histoire.

- 3 On voit ainsi l'enjeu d'un tel argumentaire. De même que le cadrage photographique « est d'abord exclusion, soustraction optique de ce qui du réel ne sera pas capté », de même le découpage du réel par l'historien récuse par principe l'assignation à contexte. Le « micro » est antinomique du « macro », comme le gros plan du plan d'ensemble. L'un et l'autre « ne convergent pas dans un même récit », le récit historique privilégié par Kracauer s'élaborant selon une logique du fragmentaire, véritable « mosaïque des observations particulières », où des contraires coexistent dans l'asymétrie de leur temporalité. On est alors à l'extrême opposé de ce que Sabina Loriga nomme « le mirage de l'unité historique », Kracauer habitant un univers historique sans déterminisme, potentiellement infini, dépourvu de sens

déterminé, et situant l'histoire dans « l'espace moyen de la vie quotidienne ». Ces arguments, aujourd'hui admis et nourrissant des recherches essentielles à la compréhension de l'action et de son historicité (ethnométhodologie, micro-histoire, problématique du « local », pratique historique de M. de Certeau, « microanalyse » et « jeux d'échelles » de J. Revel, ego-histoire, etc.) acquièrent toutefois chez Kracauer, me semble-t-il, une portée plus ample qu'il n'y paraît. Ils exigent de l'historien une mise en récit, une « narration », afin de « restituer la qualité épique du passé ». Cette injonction d'écriture, entendue au sens « poétique » du terme, va donc solliciter la pleine créativité du chercheur, en même temps que sa capacité à « vivre dans un monde de faits réels ». Rares, trop rares aujourd'hui sont les analystes sociaux – sociologues ou historiens –, qui acceptent de se situer dans cette perspective épistémologique, où écrire et connaître en viennent à ne constituer qu'un seul et même acte herméneutique. D'autant plus précieux que, si l'on tient en effet l'histoire générale et son flux continu, pour « projet insensé », seule une science de ce que S. Loriga appelle la « disharmonie », dont l'œuvre de Kracauer est un éloge permanent, est apte à entrer en consonance avec une écriture travaillant à même la radicalité des verbes pour dire ces « champs magnétiques de différentes intensités » que sont les matériaux élémentaires de l'histoire – « petites particules de matière qui renvoient aux essences », mais qui ne se laissent pas absorber en ces dernières.

- 4 En ce sens, il n'est pas indifférent que Kracauer, sollicité par les dissonances temporelles de chacune de ces « particules », et par l'accomplissement en elles de toute l'épaisseur des temps, fasse références multiples à Proust ou Joyce, dont l'écriture « décompose résolument » le spectre du temps, en réfutation d'une « continuité imaginaire ». Ainsi « voyage l'historien », écrit Jakob Tanner, en un « royaume du hasard », où doivent se répondre, comme en un temple baudelairien, les « phénomènes accidentels », constituants nucléaires de l'histoire, et les « idées » maintenues « dans un état fluide », capables d'en surprendre la note exacte. Pourrait-on dès lors user encore de notions aussi fondamentales, en historiographie « classique », que celles d'époque ou de période, pour s'en tenir aux plus prégnantes ? S. Loriga pose à Kracauer la question des relations impossibles/nécessaires entre le « général » et le « particulier ». L'historien n'esquive pas la question – il la déplace : une époque est un « conglomérat précaire de différentes tendances », et S. Loriga souligne que « si la période est une unité, il s'agit d'une unité articulée, fluide et fondamentalement indéfinissable, [qui] pullule d'anachronismes, de cas d'extraterritorialité chronologique, de débordements temporels ». Cette précarité et ces « cataractes du temps » (P. Schöttler), ces « catastrophes », si elles forment, selon J. Tanner, « une combinaison étrange entre improbabilité et surprise », ne se constituent pas moins en « structures intelligibles » pour l'historien, à une double condition, qui ne manque pas, aujourd'hui encore, de faire problème en sciences humaines. La plupart des intervenants du colloque insistent sur la posture particulière de Kracauer : dans cette « discipline de l'entre-deux » (entre chronologie et strates de temps hétérogènes), l'historien doit pratiquer « l'auto-effacement », l'« étrangement » comme « mise en abîme à caractère auto-réflexif », et, par là même, faire preuve d'« impassibilité devant le réel », selon la formule de C. Ginzburg. « Laisser les choses venir à soi, commente S. Loriga, repousser le jugement ». Vivre, dit Kracauer, « dans le quasi vide de l'extraterritorialité », et y demeurer dans un état de « passivité active ». On aimerait commenter plus avant ces véritables réquisits de la connaissance, et définir, par exemple, leur appariement avec quelques-unes des formules les plus audacieuses de la mystique – anéantissement du moi, indifférence, voie passive-active, exil du monde, etc. Par quoi il se pourrait que ces « choses dernières » que l'historien déporte en aval de sa pratique propre, fassent retour inopiné au cœur même de sa raison et de sa passion. Mais si l'on convient de demeurer dans le domaine des sciences de l'homme, comment ne pas lire, en cette posture d'analyse, la double contrainte à quoi toute quête, à l'un ou l'autre moment de son procès, est soumise : s'absorber en son « objet »/se maintenir en son seuil, afin de « capturer d'un bond » l'interprétation. « Moment rare d'une singulière clarté intellectuelle », qui autorise qu'une cohérence soit dévolue aux « faits » sous le contrôle d'une « dimension esthétique ».
- 5 « J'adore le côté brouillon dans la pensée des historiens ; celle-ci est également juste dans la mesure où elle reste inachevée » : Peter Schöttler ne cite pas au hasard cette lettre de S. Kracauer à Leo Löwenthal – elle résume une conception centrale dans l'œuvre de l'historien.

Si la connaissance s'effectue par « bonds, éclairs, sursauts », alors jamais rien n'est acquis dans l'intelligence des faits sociaux. Il ne suffit pas cependant de dire que tout est toujours en transit de vérité, mais que c'est ce transit lui-même qui fait « vérité ». Faire preuve, commente P. Schöttler, d'« un maximum d'objectivité dans l'appropriation subjective du réel ». À ce point précis se noue un ensemble de questions sur la possibilité d'une pensée de l'histoire qui, récusant toute théorisation « globale », demeurerait dans l'incertitude fondamentale de sa propre signification, ou en suspendrait l'opérationnalité à sa seule « localisation ». P. Schöttler ne manque pas de s'interroger sur cette conceptualisation, à partir de la présentation de l'œuvre de Marc Bloch par S. Kracauer. Ce dernier lui paraît isoler indûment certaines remarques générales de l'auteur de *l'Apologie pour l'histoire* qui fut en effet « hautement conscient des limites et des faiblesses de sa science », ainsi que de cette affirmation de Bloch : « Les faits humains sont, par essence, des phénomènes très délicats, dont beaucoup échappent à la mesure mathématique. Pour bien les traduire (...) une grande finesse de langage, cette juste couleur dans le ton verbal sont nécessaires (...) Niera-t-on qu'il n'y ait comme de la main, un tact des mots ? ». On voit sans peine comment Kracauer peut décider d'une complicité avec ces réflexions : précarité de principe de la pratique historienne – nécessité d'une narration au plus près du fil de l'action historique. Mais ne serait-ce pas outrepenser Bloch que de maintenir son œuvre dans cet « interstice » toujours mouvant entre science et littérature. Kracauer cependant habite cet espace intermédiaire, et cette position participe pleinement de notre « modernité », et du défi d'avoir à emprunter de nouvelles voies pour l'intelligence de la complexité radicale des faits sociaux, leur accomplissement singulier, et la pluralité des logiques de sens dont ils relèvent. C'est pourquoi S. Kracauer apparaît, à bien des égards, ce « précurseur » dont Walter Moser analyse les procédures d'écriture et les « stratégies argumentatives ». Sans doute l'historien « traverse des discours », des modalités d'écritures multiples, mais sans céder à quelque errance rhétorique : « il y aurait de la méthode dans la mobilité instable que Kracauer génère » dans cette « traversée », dans ce métissage des référents scripturaires et des savoirs et sciences de l'homme et de son histoire. Car tel est bien l'enjeu de Kracauer : « faire de l'histoire un lieu prédestiné à accueillir l'interdiscursivité », mettre en scène « l'interaction de discours » de régimes différents de sens. Posture « intersticielle », posture « d'antichambre », avant la captation par les grands systèmes organisateurs du sens – sens de l'Histoire, sens de l'existence, sens de l'être. Kracauer « installe l'histoire dans l'instabilité et dans la précarité d'un lieu de passage », l'historien s'installant « lui-même dans une dynamique de changement permanent », entre un « aller » obstiné vers les faits, les « objets » et leur objection, et un « retour » vers leur écriture, leur mise en formule. W. Moser souligne combien « le recours au littéraire » n'est pas, si l'on peut dire, de pure forme, mais « a un statut fonctionnel. Il est intégré au niveau de l'invention et de la disposition » des schèmes interprétatifs. « Mal et tard reçu par les historiens », rappelle Moser. On a dit ce retard et cette prime détestation, que toute écriture des confins suscite. Kracauer persiste en cette « modélisation croisée » de l'histoire et de la littérature, puisant en cette réflexion d'Auerbach en sa *Mimesis* des raisons de durer : Proust, Joyce, Woolf, tous auteurs avec lesquels sa pratique historienne entre en résonance, « trouvent la réalité dans les événements de taille minuscule, dont chacun est vu comme un centre d'énergies considérables ». Plus encore : la « réalité historique » est le site du « chaos », que l'historien ne peut penser qu'en « décomposant » les « schémas historiographiques préexistants » afin, écrit S. Kracauer, de « réhabiliter des visées et des modes d'existence qui n'ont pas encore reçu de nom ». Bertrand Miller cite avec bonheur cette phrase, rappelant que la « redécouverte » de l'historien par C. Ginzburg est contemporaine de la réflexion conduite par les analystes sociaux sur la juste place qu'ils doivent occuper dans le rapport à leur domaine de recherche. À bien entendre la position de Kracauer, la réponse est paradoxale : nommer ce qui n'a pas de nom, nommer, au fond, l'innommable, suppose une remontée aux sources de la forclusion, selon un cheminement où l'entière « subjectivité » de l'auteur doit être à la fois « refoulée », et toujours en extrême vigilance. B. Miller écrit : « La neutralisation du “je” est revendiquée comme une stylisation particulière de l'écriture historique », et vaut « refoulement de la fonction d'auteur (...) Pour autant, ce refoulement du “je” ne s'inscrit pas seulement dans les dispositifs littéraires, il manifeste également une posture sur l'objet qui est

une posture de surplomb ». Autrement dit, l'effacement du « je » de l'historien conditionne sa capacité à nommer ce qui a subi une entreprise obstinée d'effacement. N'être rien pour pouvoir dire ce rien. Ce que l'on appelle « empathie » est cette « juste distance » entre « détachement » et « extériorisation » de son intimité : ni relation fusionnelle, ni position spectatrice – mais, pourrait-on dire avec Valéry analysant la danse, demeurer sur cet espace bref entre l'art du mouvement et le site du public. Le regard de l'historien est toujours, chez Kracauer, un regard à partir de cette limite, toujours mouvante, toujours imprécise. *History* peut alors se lire comme une apologie d'une réalité socio-historique « contingente, opaque, inintelligible, hypercomplexe et sous-déterminée », remarque Olivier Agard, et dont l'historien fonde la cohérence sur le « paradigme indiciaire », sur ce regard « micrologique » attentif aux « petits signaux » ; à cette « petite forme » sur laquelle Kracauer se replie, hors de toute « saisie totale de ce qui se fait passer pour la réalité » et qui s'insurge contre toute prétention à validité globale. Sans doute Agard est-il fondé à soupçonner, en cette passion du « sauvetage de ce qui est petit », et qui passait pour insignifiant, une « dimension crypto-théologique », voire une « théologie profane » – où s'inscriraient alors les correspondances « mystiques » que j'ai évoquées.

- 6 Les temporalités différentes, Kracauer les identifie à l'œuvre « sous la chronologie d'une vie », selon la formule de Nia Perivolaropoulou, notamment dans le *Jacques Offenbach de l'historien* (1976, trad. française 1994) : la biographie fait éclater la fausse évidence d'une coulée d'un temps marqué de complétude et de finalité, au profit d'une « pluralité de temps co-présents ». En quoi l'on retrouve l'une des dimensions centrales de la pensée historique de Kracauer, ici versées au compte d'une analyse de la musique, – qui « assume le travail de création d'une dimension temporelle autre que chronologique » – ou de l'image, ainsi que le propose Christian Delage. Les sciences humaines devraient trouver ici confirmée l'urgence de repenser le problème des temps sociaux et de leur entremêlement. Gurvitch, dans l'espace sociologique, avait ouvert la voie, trop vite désertée. Aujourd'hui, nous disposons, dans ce même espace, avec l'œuvre de Danilo Martuccelli, et son interrogation sur *La consistance du social* (Rennes, 2005), d'une reprise à nouveaux frais de cette conceptualisation, dont témoignent la question de l'« intermonde » et des « textures » différentielles qui en composent les décalages de temporalités et d'actions, et la critique de « l'introuvable agent de l'histoire ». Kracauer, notre contemporain ?

Pour citer cet article

Référence électronique

Daniel Vidal, « Philippe Despoix, Pierre Schöttler (dirs.), *Siegfried Kracauer, penseur de l'histoire* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 138 | avril - juin 2007, document 138-33, mis en ligne le 11 septembre 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/6002>

Référence papier

Daniel Vidal, « Philippe Despoix, Pierre Schöttler (dirs.), *Siegfried Kracauer, penseur de l'histoire* », *Archives de sciences sociales des religions*, 138 | 2007, 97-251.

Droits d'auteur

© Archives de sciences sociales des religions
